

les Inrockuptibles

LES INROCKUPTIBLES – DU 4 AU 10 JUIN 1997

Pourquoi aime-t-on tant *La vie de Jésus*, film peu aimable ? Peut-être justement parce qu'il est difficile à aimer, parce qu'il tente de nouer avec le spectateur un rapport exigeant. Par où commencer pour aborder le mieux et le plus justement ce premier film de Bruno Dumont qui a récemment marqué (et parfois divisé) les festivaliers cannois ? Peut-être par les chansons de Brel ? Tourné et situé à Bailleul, bourg perdu du Nord-Pas-de-Calais, *La vie de Jésus* évoque l'univers du grand Jacques, des images de plat pays où le ciel est bas et gris, où la terre est rude et fumante... En changeant un peu les paroles, on pourrait évoquer les personnages du film sur l'air de *Ces gens là*. Du côté des références cinématographiques, certains films et cinéastes remontent à l'esprit par bouffées mentales : Pialat pour la puissance physique des plans; Brisseau pour la façon de traquer la grâce dans les territoires les moins évidents, les plus risqués; Bresson pour la rigueur dépouillée des cadrages et du découpage et parce que le Freddy de Dumont est un personnage Bressonien juste un peu plus frustré et incarné... Mais Dumont récuse les références : « *il n'y a pas consciemment de à la manière de* », « *Les influences, c'est ce qu'il y a de pire au cinéma* »... C'est sans doute pour ça, parce qu'il n'y a jamais pensé pendant le tournage, que certaines parentés de cinéma apparaissent à la vision de son film et qu'on se permet de les citer en guise de vague boussole sans risque de faire passer Dumont pour un simple élève – *La vie de Jésus* tient debout tout seul et très fermement. Freddy vit avec sa mère, tenancière du troquet Au petit casino, rue principale de Bailleul. Avec ses formes généreuses, sa façon de compatir au sort des petits Rwandais qui passent sur sa télévision, on sent que la mère est une bonne pâte, une « bonne maman » qui aime beaucoup (trop?) son fiston. Freddy glande, passe son temps avec une bande de glandeurs comme lui. Ils sillonnent souvent le patelin sur leurs mobylettes trafiquées et très bruyantes : brûler de l'essence, brûler de l'énergie, tuer le temps et l'ennui, tourner en rond sans but... Freddy a aussi une copine, liaison amoureuse de peu de mots qui passe essentiellement par les corps – ce que Dumont montre sans fard et sans voyeurisme. A part ça, Freddy élève des pinsons, souffre de crise d'épilepsie... En quelques plans et à peine plus de dialogues, Dumont a posé les données de son film. Attendre, pétarader sur la mob, baiser, élever des oiseaux, attendre, pétarader, baiser etc. Cycle quotidien morne, répétitif, dans un bled fantôme, vide, promis à la désertification. Il y bien les copains, les virées en bagnole à Dunkerque, la campagne qui peut être magnifique vue d'un télésiège – un télésiège dans le Pas-de-Calais, c'est l'une des belles incongruités poétiques de *La vie de Jésus*... Et puis, et puis, comme chantait Brel, il y a Marie, qu'est belle comme un soleil, l'Amérique à Freddy. Mais quand même, la vie ressemble beaucoup à ces métaphoriques chevauchées en mob : Cramer du gasoil en guise d'exutoire, tourner en rond pour échapper à une immobilité mortifère.

« Victimes » plus ou moins directes de la violence aveugle du capitalisme à outrance et du marché mondial (même si Dumont ne le formule jamais frontalement), Freddy et ses potes sont vaguement abrutis, vaguement minables, mais dans un pays où les Deschiens et autres Chatiliez créent une certaine norme caricaturale de la vision du prolétariat, il est réconfortant de voir un cinéaste porter un autre type de regard sur les gens de peu : loin de toute gaudriole et de tout cynisme, Dumont filme avec respect et attention ces hommes qui ne lui ressemblent pas.. Filmer l'Autre, grande affaire du cinéma, est la grande affaire de *La vie de Jésus*. Dans le néant existentiel de Freddy et de sa bande, la fiction va se présenter sous les traits de Kader, Beur séduisant qui se met à draguer Marie. Kader aussi pétarade sur sa mob, mais comme il est seul, ça le rend peut-être moins abruti que les autres -il échappe au phénomène de bêtise contagieuse consubstantiel à toute bande. D'abord Marie le rejette, à la fois parce qu'elle est avec Freddy, par peur de l'étranger et par crainte du qu'en-dira-t-on -à Bailleul, les mœurs locales ne semblent pas tolérer qu'une fille du pays fricote avec un Arabe.

Pourtant, comme Kader est plutôt romantique, attentionné et très bien élevé, Marie cède peu à peu à ce charme auquel elle n'est pas habituée et commence à flirtouiller timidement. Freddy étant très amoureux, très possessif et entraîné par ses copains dans un racisme très connement banal, très banalement con, on sent le drame pointer. Dans un film classiquement de gauche, routinièrement humaniste, on verrait sans doute Marie et Kader se tirer ensemble de ce village de crétiens irrécupérables et se diriger vers des horizons plus habitables. Mais Dumont préfère affronter certaines réalités plutôt que de se retrancher derrière une fiction rassurante et consolante. Or donc, Freddy finira par choper Kader et par le tabasser à mort –pendant quelques secondes, il se sentira exister, il y aura un enjeu dans le trou noir et creux de sa vie.

Voilà, les choses ne sont pas simples : on peut avoir une maman qui compatit au sort des petits africains, on peut pleurer à la vue d'un copain qui agonise du sida et puis, quelques plans plus loin, quelques jours plus tard, être saisi par la haine. L'enjeu de *La vie de Jésus* est là, pas loin de *La promesse* des frères Dardenne : filmer l'ennemi en lui donnant une chance, regarder le salaud comme un être humain fait d'un écheveau compliqué d'ambiguïtés plutôt que comme un monstre taillé en bloc. Evoquer –en cinéaste avec des plans, pas en sociologue avec des chiffres –la somme de données complexes (personnelles, familiales, sociales, etc.) qui peuvent aboutir à un acte violent. S'approcher de la banalité du mal pour la connaître, éventuellement la comprendre, jamais pour l'excuser. Car tout le talent de Dumont est de savoir poser un regard attentif sur des paumés antipathiques, sans les caricaturer, mais sans jamais héroïser leur médiocrité ni les exonérer de l'ignominie de leur acte – ainsi, c'est parce que Kader aura eu droit à une belle existence dans le film qu'on sait que le cinéaste est fondamentalement de son côté, pas de celui des tabasseurs. Dumont est un antiraciste qui, plutôt que de proférer facilement son indignation (Boisset l'a déjà fait, Hanin aussi, ça a donné deux mauvais films), a le courage de regarder le racisme ordinaire dans le blanc des yeux et sans ciller. « *Quand un jeune Maghrébin a été balancé dans la Seine, je me suis demandé ce qui peut amener quelqu'un à commettre un acte pareil. Notre société fabrique cela* ». Sa démarche fera grincer quelques dents, comme chaque fois qu'on met le spectateur face à lui-même plutôt que de le conforter dans ses certitudes. Ce cheminement intellectuel rappelle celui de Raul Hillberg, l'historien qui ne voulait consulter que les archives nazies (et surtout pas les souvenirs juifs) pour comprendre l'Holocauste, ou encore celui d'un Christopher Browning, lui aussi historien et qui révélait une autre forme de banalité du mal : celle de criminels nazis qui n'étaient pas des idéologues hitlériens enragés mais des fonctionnaires, des médecins et des pères de famille *apolitiques*... Les ambitions de Dumont ne visaient pas un cadre aussi lourd et large, mais sa réflexion suit le même processus : aller voir chez l'ennemi, comprendre que certaines pulsions, parce qu'elles sont humaines, nous interrogent tous. « *je ne crois pas aux vertus des films moraux et pensants. On ne regarde pas impunément un film. Si le film est immoral, amoral, inhumain, c'est que l'Homme, c'est le spectateur. C'est celui qui est dans la salle qui doit devenir humain, pas le film.* » Vient alors le moment discutable du film, celui de la rédemption, conclusion peut-être trop naïvement chrétienne que l'on ne partagera pas forcément. Néanmoins, le spectateur reste quand même libre face à son questionnement. Mais la qualité suprême de *La vie de Jésus*, c'est que sa charge sociale et métaphysique n'écrase jamais le cinéma. Dumont n'oublie pas de filmer le Nord avec une grande précision et un certain talent poétique, inscrivant sur l'écran les alignements de briques rouges et les rues désertes, la campagne humide et les dunes lunaires, les concours de pinsons et les fanfares du dimanche qui se déploient comme des chenilles pachydermiques –tout un folklore regardé sans folklore. Et puis, il y a les acteurs, leurs corps (*La vie de Jésus* est un grand film sur les corps, les démarches, les différentes attitudes...), leurs trognes, leurs inimitables accents chti –peut-être qu'on aime aussi *La vie de Jésus* pour sa façon de faire entendre un français traînant peu usité au cinéma. On n'oubliera pas de sitôt la *gueule* de Sébastien Bailleul, l'élégance de Kader Chaatouf, la sensualité non apprêtée de Marjorie Cottreel. Et puis David Douche, mi-brute, mi-angelot, mi-enfant mi-voyou, boule de nerfs et de timidité, costaud impressionnant et malhabile... Son opacité fondamentale, son ambiguïté inscrite jusque dans son aspect physique sont aussi celles d'un film dont les silences et la fureur, les cris et les chuchotements résonnent longtemps après dans la tête du spectateur.

SERGE KAGANSKI